

« Identités mosaïques », écritures d'immigration : le phénomène des écrivains juifs de Montréal

A Mosaic of Identities: the Phenomenon of Jewish Writers in Montreal

EVA VOLDŘICHOVÁ BERÁNKOVÁ [eva.berankova@ff.cuni.cz]
Univerzita Karlova, République tchèque

RÉSUMÉ

Parmi les groupes culturels « minoritaires » coexistant dans le cadre du Montréal moderne et contemporain, les juifs se situent au premier plan en raison du nombre élevé d'auteurs et d'œuvres artistiques issus de leur communauté. Après une courte introduction réflexive, consacrée à la définition problématique de l'« écrivain juif », l'article proposera une typologie de ces derniers, classés en fonction de leurs langues d'adoption, des périodes historiques, ainsi que des thématiques abordées par eux. En effet, la « judéité », terme forgé par Albert Memmi, a pris des formes multiples au cours du XX^e siècle, constituant tout un réseau d'« identités mosaïques ». Selon Pierre Nepveu, la littérature juive montréalaise serait le prototype d'un carrefour identitaire, situé « au point d'intersection de cultures et de signes appartenant à divers horizons souvent conflictuels ; la tradition et la modernité ; l'Europe et l'Amérique ; le français et l'anglais ».

MOTS CLÉS

littérature canadienne ; Montréal ; judéité ; identité ; yiddish

ABSTRACT

Among all “minority” cultural groups coexisting in the frame of modern and contemporary Montreal, the Jews occupy a leading position in number of authors and works of art originating from their community. After a brief essayistic introduction, dedicated to the problematic definition of a “Jewish writer”, this contribution will propose a typology of these, classified according to their languages (English, Yiddish, French), historical periods, and major themes developed by them. We will realize to what extent the “Jewishness”, a concept promoted by Albert Memmi, took various forms during the 20th century, constituting nowadays a real “mosaic of identities”. Pierre Nepveu is convinced that Jewish literature in Montreal represents the prototype of a postmodern identity crossroads, situated “at the intersection of cultures and signs belonging to different horizons, often conflicting; tradition and modernity; Europe and America; French and English”. The examples examined by us seem to confirm his thesis.

KEYWORDS

Canadian literature; Montreal; Jewishness; identity; yiddish

REÇU 2015–08–31 ; ACCEPTÉ 2016–06–30

1. Une communauté prodigue

Parmi tous les groupes culturels « minoritaires » coexistant dans le cadre du Montréal moderne et contemporain, les juifs se situent au premier plan en raison du nombre élevé d'auteurs et d'œuvres artistiques issus de leur communauté.

La peinture moderniste canadienne serait impensable sans Bernard Mayman (1885–1966), Eric Goldberg (1890–1959), Alexander Bercovitch (1891–1951), Herman Heimlich (1904–1986), Louis Muhlstock (1904–2001), Ernst Neumann (1907–1956) ou Jack Beder (1910–1987) qui ont remplacé les paysages post-impressionnistes par un univers urbain montréalais, fixé par l'œil d'un immigré, abordé quartier par quartier, avenue par avenue.

Dans le domaine de l'architecture, c'est à Phyllis Barbara Lambert (1927), fille de la célèbre famille de mécènes Bronfman, que la ville doit l'ouverture du *Centre Segal des arts de la scène* (*The Segal Centre for Performing Arts*), la fondation du *Centre canadien d'architecture*, ainsi que de nombreuses initiatives relevant de la protection du patrimoine. Moshe Safdie (1938), autre architecte juif de renom, a conçu l'« Habitat 67 », ensemble de logements « modulables » dont la construction a été initiée dans le cadre de l'Exposition universelle de 1967, ainsi que, beaucoup plus tard, le deuxième bâtiment du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Le monde musical canadien serait impensable sans Yuli Turovsky (1939–2013), violoncelliste, chef d'orchestre, professeur au Conservatoire de musique de Montréal (1977–1985) et à l'Université de Montréal (depuis 1981). Une autre figure marquante de la musique classique à Montréal était le chef d'orchestre, compositeur, violoniste et professeur Alexander Brott (1915–2005) qui a durablement marqué l'Orchestre symphonique de Montréal ainsi que la Faculté de musique de l'Université McGill.

Parmi tous les arts, la communauté juive montréalaise a particulièrement influencé le cinéma, grâce aux réalisateurs Donald Winkler (1940) et Shelley Tepperman (date de naissance inconnue), la productrice Ina Fishman (1961), le propagateur du cinéma d'animation Joyce Borenstein (1950–2012) ou l'ancien président de l'Office national du film Jacques Bensimon (1950).

Une histoire encore plus longue lie la communauté aux arts de la scène. Dès 1897, Montréal accueille un théâtre yiddish. Profondément réformé par Dora Wasserman (1919–2003), la troupe actuelle s'ouvre au grand public, tant yiddishophone qu'anglophone et francophone, par sa participation régulière aux festivals internationaux ainsi que par l'installation d'une traduction simultanée de tous ses spectacles. Parallèlement, l'arrivée des juifs sépharades durant les années 1950 a sensibilisé la communauté au patrimoine judéo-espagnol. Ainsi, le metteur en scène Solly Lévy (1939) a adapté en judéo-marocain *Le bourgeois gentilhomme* et *Le malade imaginaire* de Molière, la comédie *My Fair Lady* de George Cukor et *Les belles-sœurs* de l'écrivain québécois Michel Tremblay.

Sans prétendre à l'exhaustivité, une liste des créateurs juifs contemporains devrait inclure également un volet plus théorique avec l'ethnomusicologue Judith Cohen, le théoricien du théâtre Serge Ouaknine (1943), l'historienne Yolande Cohen et bien d'autres.

Dans la présente contribution, nous allons nous concentrer uniquement sur la littérature, plus précisément sur le phénomène des écrivains juifs de Montréal. Afin d'éviter un « bottin téléphonique » composé de centaines de noms de poète et romanciers, nous nous proposons de

réfléchir d'abord sur la notion même de l'« écrivain juif » et, par la suite, de dresser une petite typologie des auteurs, abordés selon leurs langues d'expression, en fonction des périodes historiques auxquelles ils appartiennent et des poétiques qu'ils ont adoptées.

2. Qu'est-ce qu'un écrivain juif ?

Pour l'écrivain israélien Haïm Hazaz, un romancier juif est quelqu'un qui « écrit en hébreu » (Hazaz 1965 : 27). Or, cette langue n'étant parlée qu'en Israël, une telle définition s'avère fort réductrice. Analogiquement, nous pourrions formuler l'hypothèse que ce serait un écrivain qui s'exprime en yiddish comme Isaac Bashevis Singer (1902–1991) aux États-Unis ou Mendell Mann (1916–1975) en France. Mais, à nouveau, le yiddish, jadis compris par tous les juifs d'Europe Centrale et Orientale, est devenu après l'holocauste une langue très minoritaire. Certes, Singer écrivait exclusivement en yiddish, mais ses œuvres n'avaient qu'un tirage fort limité dans cette langue. Par contre, traduites en anglais, dans la plupart des cas par l'auteur lui-même, elles ont connu un succès mondial. Ainsi, malgré le « patriotisme linguistique » qui a motivé l'écrivain à opter pour la langue de ses ancêtres, la diffusion de ses livres ne s'est faite que grâce à l'anglais. Pour les besoins de notre typologie, nous allons donc adopter le principe qu'un auteur juif peut s'exprimer en anglais, en français voire dans n'importe quelle autre langue nationale.

Sur le plan thématique et identitaire, un écrivain juif pourrait être quelqu'un qui insiste sur sa « judéité », telle que la définit Albert Memmi : « le fait d'être juif ; l'ensemble des caractéristiques sociologiques, psychologiques, biologiques, qui font un juif » (Memmi 1962 : 16). Par contre, toujours selon l'écrivain franco-tunisien, « que [l'auteur] se cache comme juif ou simplement n'y insiste pas [sic.] et il disparaît dans la société dominante » (*Ibidem.*) Inutile d'aborder ici en détails la menace du particularisme, provincialisme voire nombrilisme qui pèserait sur une telle littérature, repliée sur le ghetto juif, le quartier juif, l'âme juive.

Or, certains théoriciens s'avèrent encore plus restrictifs voire moralisateurs. Dans un dossier intitulé « Qu'est-ce que la littérature juive ? », Anne Langfus préconise qu'un véritable romancier juif devrait écrire des romans spécialement marqués par la présence de Dieu (Langfus 1965 : 32). C'est oublier la proportion des juifs laïcisés voire athées dans la communauté. Le critique Meyer Waxman va, lui, jusqu'à exiger que les romanciers juifs ne mettent en action que des héros irréprouchables, dignes de respect et susceptibles de confondre le pire antisémite :

Une œuvre littéraire écrite par un Juif sur un thème juif, ou qui met en action un personnage juif, n'est pas nécessairement de la littérature juive... Des œuvres où soit la vie juive [...] soit les Juifs, apparaissent fréquemment à leur désavantage, ne méritent pas ce nom ! (Waxman 1960 : 189)

Envisagé de ce point de vue, aucun des grands auteurs, de Mordecai Richler à Régine Robin, ne le mériterait donc pas.

Finalement, c'est l'approche sociologique d'Albert Memmi qui reste à peu près la seule à nous fournir un certain point de départ :

La condition juive, positive et négative, est, à la fois ce qui est commun aux juifs, et ce qui les différencie des autres. Serait donc un écrivain juif tout écrivain qui exprimerait la condition juive [...] à travers les coutumes et les problèmes du peuple parmi lequel il vit. (Langfus 1965 : 33)

Or, d'autres questions émergent aussitôt : pour « exprimer la condition juive », faut-il être soi-même juif de naissance ? Après tout Aaron (1954) passe pour un « roman juif », alors que son auteur Yves Thériault (1915–1983) était issu d'une famille catholique québécoise. Et, dans l'autre sens, l'œuvre d'une Simone Weil (1909–1943), juive de naissance, philosophe française et mystique chrétienne, devrait-elle compter pour de la littérature juive ? L'écrivain Piotr Rawitz estime que oui (Langfus 1965 : 30), mais nous avouons un certain doute.

Dans notre brève typologie, nous allons donc retenir une définition plus restreinte en parlant des écrivains juifs (en l'occurrence de Montréal) qui s'intéressent à l'univers juif sur lequel ils portent des témoignages positifs, négatifs ou mitigés. De plus, il nous semble plus exact d'employer le pluriel, à savoir des univers juifs, des conditions juives, puisqu'il ne s'agit visiblement pas d'une seule identité homogène, mais plutôt des « identités mosaïques », terme forgé par Julie Châteauvert et François Dupuis-Déry et incluant de nombreuses composantes dont la « judéité » ne serait qu'une des caractéristiques importantes. Selon Pierre Nepveu, la littérature juive serait même le prototype d'un carrefour identitaire, d'une incertitude ontologique, car elle se situe « au point d'intersection de cultures et de signes appartenant à divers horizons souvent conflictuels ; la tradition et la modernité ; l'Europe et l'Amérique ; le français et l'anglais » (Biron, Dumont & Nardout-Lafarge 2007 : 574).

Voici donc les trois branches principales de l'arbre généalogique des écritures juives montrealaises.

3. La souche des écrivains anglophones

Sur le plan international, quand on dit « écrivains juifs de Montréal », on pense avant tout aux auteurs s'exprimant en anglais, fraîchement immigrés ou provenant de familles depuis longtemps « assimilées » à la société canadienne. Ces écrivains anglo-montréalais se penchent sur des thèmes relatifs à la métropole depuis les années 1930.

Leur nestor Abraham Moses Klein (1909–1972), premier juif immigré à entamer une carrière d'écrivain anglophone, a dicté le ton aux générations futures en intégrant l'équipe du magazine littéraire *Preview*, principal organe de la poésie moderniste canadienne. Par la suite, il a profondément marqué la littérature juive montréalaise par son unique roman *The Second Scroll* (1951), formellement inspiré des techniques littéraires de James Joyce et thématiquement consacré à la création de l'État d'Israël. Trois grandes thématiques s'enchevêtrent dans le roman et seront amplement reprises par la suite : a) la réflexion autour de l'Holocauste b) l'inspiration biblique (*The Second Scroll* est une version moderne de *Haggadah*, une liturgie de *Pessah*, la Pâque juive) c) la définition du « roman canadien » qui résumerait les différents héritages culturels du pays.

Klein se reconnaissait trois grands successeurs : Tout d'abord Irving Layton (1912–2006), poète de la revue *First Statement* (1942–45) qui s'opposait à *Preview*, tout en lui rendant hommage, avant de fusionner avec elle sous le titre *Nothern Review*. Satiriste et pamphlétaire de la

bourgeoisie canadienne d'une part, poète d'amour à l'érotisme explicite d'autre part, Layton enthousiasmait et exaspérait Klein, son ancien professeur de latin et maître à penser à la fois. Afin de se libérer quelque peu de l'héritage kleinien, Layton cofonde en 1953 une nouvelle revue *CIV/n*, abréviation de « civilisation » d'Ezra Pound.

Sans exagérer aucunement, nous pouvons dire que les deux penchants laytoniens, à savoir la verve sarcastique et la frénésie amoureuse caractérisent également les deux autres fils spirituels de Klein. Leonard Cohen (1934), aujourd'hui mondialement connu comme auteur-compositeur-interprète, a commencé également comme poète dans la revue *CIV/n*, encouragé par Layton, son ami et conseiller. Dans le domaine de la prose, il s'est illustré par deux romans : *The Favourite Game* (1963) et *Beautiful Losers* (1966). À part les thèmes typiquement coheniens, tels que la recherche de l'amour, les difficultés du couple, la solitude, la tentation de la drogue et du suicide, les deux romans développent une réflexion intense autour des rapports existant entre les deux communautés linguistiques montréalaises. Tandis que *The Favourite Game* jette un regard plutôt désabusé et cruel sur les francophones, pauvres et sous-scolarisés, le narrateur de *Beautiful Losers* s'engage frénétiquement dans la lutte pour l'indépendance du Québec qui rime à ses yeux à une sorte de magie de la révolution.

Alors que Cohen, fils d'une riche famille d'industriels de Westmount, finit par sympathiser d'une certaine manière avec la révolte des Québécois, Mordecai Richler (1931–2001), enfant du « ghetto », comme il appelle le quartier juif de Mile End, et probablement le meilleur romancier juif canadien tout court, n'est pas tendre avec les indépendantistes. Dans son pamphlet *Oh Canada ! Oh Québec ! Requiem for a Divided Country* (1992), il fustige les nouvelles lois linguistiques et le nationalisme des nouveaux dirigeants du pays, sans oublier les égarements du passé, de l'antisémitisme de Lionel Groulx au règne corrompu de Duplessis. Pourtant, personne ne semble plus profondément attaché à Montréal que Richler. Dans l'amour comme dans la haine. Ses romans mettent en place toute une géographie urbaine liée à la vie des communautés juives de la métropole québécoise. Indéracinables, fidèles au passé, malgré la déchéance générale que l'écrivain semble diagnostiquer dans *Barney's Version* (1997), son dernier roman :

En vieillissant, je m'attarde encore à Montréal, m'aventurant l'hiver dans les rues glacées, malgré la fragilité croissante de mes os. Ça me plaît d'être enraciné dans une ville qui, comme moi, décline de jour en jour. (Biron, Dumont & Nardout-Lafarge 2007 : 480)

Parmi les romanciers anglophones des générations suivantes méritent d'être mentionnés avant tout David Solway (1941), Robert Majzels (1950) et David Homel (1952). Les trois sont d'éminents universitaires, écrivains et traducteurs à la fois. Tandis que le premier s'est attaqué à la poésie québécoise d'expression française, notamment à Gaston Miron, le second reste fidèle aux textes théoriques de Nicole Brossard et le troisième travaille sur des traductions de Monique Proulx, Martine Desjardins ou Danny Laferrière. Les trois romanciers développent également leurs propres approches théoriques : David Solway creuse le sillon de l'OuLiPo en développant une œuvre qui mélange le sérieux et le canular (par exemple la traduction des poésies d'Andreas Karavis, auteur grec parfaitement fictif, et de sa malheureuse amante turque, tout aussi inventée), les romans historiques et la réflexion contemporaine sur l'éducation, l'antisémitisme ou la terreur. Robert Majzels, lui, défend une vision post-moderne de Montréal,

« un site de différence [...] où l'épuisement des grands récits émancipateurs de la modernité est particulièrement apparent ». (Majzels 1999 : 135) Ne s'identifiant ni à la communauté anglophone ni à la communauté francophone, il se déclare résolument « barbarophone » et préfère la « déterritorialisation » et la « déstabilisation » à toute tradition culturelle établie. (*Ibidem.*) Quant à David Homel, réticent vis-à-vis de la notion du post-moderne, ainsi que par rapport à la plupart des courants littéraires dominants, tant du côté anglophone que du côté francophone, il se déclare « écrivain minoritaire » et revendique de ce fait un caractère « vindicatif et bagarreur », propre aux exilés qui doivent lutter pour leur survie.

La liste des auteurs juifs anglophones contemporains serait fort incomplète sans la mention de la mystérieuse Malka Zipora (date de naissance inconnue), Montréalaise vivant dans une communauté hassidique, fait qui l'oblige à cacher son vrai nom ainsi que sa face. Son recueil de nouvelles intitulé *Lekhaim !* (2006) a stupéfait d'admiration les critiques littéraires et a donné lieu à de nombreuses traductions dont celle en français signée de Pierre Anctil.

4. Le météore du yiddish

L'immense vague migratoire en provenance d'Europe de l'Est a fait du yiddish la langue partagée par la majeure partie des juifs montréalais dans les années 1905–1920. La communauté a d'abord établi un réseau de la presse yiddish (1907), une *Bibliothèque publique juive* (1914), des *shuln*, écoles privées juives (1913–1914) et des syndicats dans le domaine de la confection (années 1920). Toute une littérature en yiddish émerge progressivement avant d'atteindre son âge d'or entre 1919 et 1939.

C'est le premier quotidien de langue yiddish au Canada, le *Keneder Adler* (Aigle canadien), lancé à Montréal en 1907 par l'homme d'affaires Hirsch Wolofsky (1878–1949), qui a donné l'occasion de s'exprimer aux écrivains fraîchement débarqués dans le pays. Parmi les grandes personnalités littéraires liées au *Keneder Adler*, il faut mentionner Jacob-Isaac Segal (1896–1954), principal poète yiddish canadien. Il a publié douze recueils de poésie ainsi que plusieurs essais et chroniques qui l'ont illustré bien au-delà des frontières canadiennes et états-uniennes. Jusqu'à présent, son écriture empreinte de lyrisme et de mysticisme inspire des courants littéraires dans les diasporas juives dont les meilleurs représentants peuvent postuler pour le Prix J.-I. Segal, créé par la Bibliothèque publique juive de Montréal en 1968.

La scène littéraire du Montréal d'avant la Seconde Guerre mondiale était profondément marquée par Ida Maze (1893–1962), célèbre dans le domaine de la poésie lyrique et des poèmes pour enfants. Cette généreuse femme-mécène a ouvert dans son appartement de l'avenue de l'Esplanade un véritable « salon » à la française. Le dévouement avec lequel elle aidait les débutants littéraires lui a valu le nom d'honneur « la Mère des poètes ». D'autres personnalités importantes de l'époque étaient Ruth Rubin (1906–2000), jeune poétesse fascinée par le folklore, le nouvelliste Sholem Shtern (1927–1990) ou l'infatigable propagateur des écoles juives Yaacov Zipper (1900–1983).

Après 1945, les survivants de l'Holocauste commencent à affluer vers Montréal qui devient un centre yiddish de première importance à travers le monde entier où cette langue ne cesse de décliner au contraire.

Le public canadien découvre le Polonais Melekh Ravitch (1893–1976), activiste culturel, mais aussi dramaturge et essayiste tenté par la philosophie de Spinoza. Vient ensuite la poétesse Rachel Korn (1898–1982) qui a, elle aussi, déserté le polonais au profit du yiddish, développant une esthétique particulière où une imagination fort sensuelle se marie à la nostalgie d'Europe. Plus tard, elle a résumé son œuvre comme le résultat de ses années de *navenad* (errance) entre différentes langues, pays et cultures. Les thèmes de la mémoire et de la perte caractérisent également l'écriture d'un troisième Polonais d'origine, Yehuda Elberg (1912–2003), rescapé du ghetto de Varsovie, ainsi que celle de Chava Rosenfarb (1923–2011), survivante du ghetto de Lodz et auteur de toute une série de romans abordant l'expérience de l'Holocauste.

Actuellement, les milieux universitaires canadiens connaissent un renouveau d'intérêt pour la littérature yiddish qui est explorée, traduite en anglais comme en français et progressivement insérée dans l'histoire littéraire officielle.

5. Auteurs francophones

Des trois branches de la littérature juive de Montréal, la francophone est incontestablement la plus récente. Ce n'est que dans les années 1960 qu'arrive une nouvelle vague migratoire d'Europe qui apporte des écrivains s'exprimant en français. Ils s'inspirent pour la plupart de leur expérience de la Seconde Guerre mondiale et contribuent à renouveler le discours sur la judéité au Québec.

Quatre grandes figures commencent à dicter le ton et annoncer l'essor de deux nouveaux courants littéraires, l'écriture des femmes et l'écriture migrante, qui atteindront leur apogée durant les décennies 1970 et 1980 : Alice Parizeau (1930–1990), d'origine polonaise, signe une saga autobiographique marquée par l'expérience de la guerre qui la rend célèbre tant en Amérique du Nord qu'en Europe. Monique Bosco (1927–2007), une Autrichienne de naissance, prend le relais de Parizeau avec des romans qui renouent avec ses origines juives d'une part et avec les figures de l'Ancien Testament d'autre part. Et, bien sûr, Régine Robin (1939), historienne, linguiste et sociologue, véritable théoricienne des écritures migrantes au Canada qui est venue à Montréal de France. À ce trio incontestablement francophone s'ajoute Anne Charney (1940), romancière, journaliste et scénariste juive d'origine polonaise qui oscille entre une œuvre en anglais et en français, mais qui partage la plupart des préoccupations de Régine Robin.

Le concept de la « migrance », cette nouvelle identité vague qui refuse de se fixer, se trouve illustré également dans les œuvres théoriques et fictionnelles de Naïm Kattan (1928), un Irakien émigré au Québec en 1954. Dans une trentaine de romans et d'essais, il aborde avant tout les rapports entre l'Orient et l'Occident, le judaïsme, la situation de l'écrivain émigré, le thème de la confrontation des civilisations et de l'intégration.

En 2010 paraît aux Éditions du Marais une *Anthologie des écrivains sépharades au Québec* qui attire l'attention du public sur cette nouvelle source d'immigration que représentent les pays arabes contemporains qui se ré-islamisent et rejettent plus ou moins radicalement leurs communautés juives. Depuis les années 1960, une forte minorité sépharade de langue française



existe à Montréal, dotée de son propre réseau de presse, d'associations culturelles et de la célèbre école Maïmonide, à la fois juive du point de vue confessionnel et française du point de vue linguistique.

Parmi les auteurs sépharades montréalais citons l'exemple de Solly Lévy (1939), humoriste, écrivain et metteur en scène qui, en dehors des œuvres en français, a signé un recueil de nouvelles judéo-espagnoles intitulé *Yahasra* (C'était le bon vieux temps) et, plus tard, *El libro de Selomo* (2008), un autre texte autobiographique en hakétia, judéo-langue vernaculaire autrefois utilisée dans les localités hispanophones du nord du Maroc.

Il est encourageant de constater qu'aujourd'hui d'autres auteurs juifs d'expression française prennent la relève de la génération Kattan-Robin. A titre d'exemple, nous pouvons nommer Marc-Alain Wolf, écrivain et psychiatre montréalais qui enchaîne des livres à succès dans ses deux domaines d'intérêt.

Pour conclure, il faut constater qu'actuellement, la « troisième solitude » qui, selon Michael Greenstein, serait le lot de la communauté juive de Montréal, coïncée entre les francophones et les anglophones, semble bien dépassée. Plus que cela, les écrivains et traducteurs¹ juifs contribuent aujourd'hui plus que quiconque d'autre au rapprochement entre les différentes langues et communautés montréalaises. Certes, la définition d'un « écrivain juif » reste problématique et son identité sera toujours plus ou moins floue, migrante, dans l'entre-deux. Or, ne s'agit-il pas d'un véritable avantage à notre époque post-moderne ?

Références bibliographiques

- Anctil, P. (2002). *Saint-Laurent : la Main de Montréal*. Montréal : Les éditions du Septentrion.
- Anctil, P., Ravvin, N., & Simon, S. (2007). *Traduire le Montréal Yiddish / New Readings of Yiddish Montreal*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Anctil, P., & Robinson, I. (Eds.). (2010). *Les communautés juives de Montréal. Histoire et enjeux contemporains*. Québec : Les éditions du Septentrion.
- Biron, M., Dumont, F., & Nardout-Lafarge, É. (2007). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal.
- Châteauvert, J., & Dupuis-Déry, F. (Eds.). (2004). *Identités mosaïques. Entretiens sur l'identité culturelle des Québécois juifs*. Montréal : Boréal.
- Elbaz, A. (1970). Les romanciers juifs français d'aujourd'hui. *Liberté*, 12(4), 92-105.
- Greenstein, M. (1989). *Third Solitude. Tradition and Discontinuity in Jewish-Canadian Literature*. Montréal : McGill-Queen's University Press.
- Hazaz, H. (1965). Interview. *Les Nouveaux Cahiers*, mai-juin-juillet, 27-30.
- Kyloušek, P. (2005). *Dějiny francouzsko-kanadské a quebecké literatury*. Brno : Host.
- Langfus, A. (1965). Qu'est-ce que la littérature juive ? *Les Nouveaux Cahiers*, juillet.

¹ La liste des traducteurs juifs montréalais serait longue. Citons du moins ceux qui se sont vu décerner les prix littéraires les plus prestigieux : Pierre Anctil (date de naissance inconnue), Phyllis Aronoff (date de naissance inconnue), Sheila Fishman (1937), Jonathan Kaplansky (1960), Lazer Lederhendler (1950), Robert Melançon (1947), Sherry Simon (1948), Shelley Tepperman ou Donald Winkler (1940).

- Larrue, J. M. (1996). *Le Théâtre yiddish à Montréal*. Préface et postface de D. Wasserman. Montréal : Éditions Jeu.
- Majzels, R. (1999). Écrire en anglais au Québec : un devenir minoritaire ? Dossier thématique de la revue *Quebec Studies*, 129–148.
- Memmi, A. (1966). *La libération du Juif*. Paris : Gallimard.
- Rome, D., & Langlais, J. (1986). *Juifs et Québécois français – 200 ans d'histoire commune*. Montréal : Fides.
- Waxman, M. (1960). *A History of Jewish Literature*. Vol. V. New York : Yoseloff.

